

Avignon, 9 septembre 2020 (2)

(De l'écriture, art mineur, mais plus qu'aucun autre porteur de sens ; inédit du carnet de 2012).

Quelle que soit la finesse de son talent ou la puissance de son génie, jamais un écrivain, fût-il poète, ne parviendra à restituer avec ses seuls mots la violence d'un orage ou la folie furieuse d'une tempête. Il la désignera certes, mais ne pourra la faire entendre. Or, c'est un prodige d'évocation qu'ont su accomplir un grand nombre de musiciens (dont les noms viennent trop spontanément à l'esprit qu'il est inutile d'en mentionner quelques-uns de notables : chacun les connaît et a entendu leurs prouesses sonores, qu'elles soient orchestrales ou instrumentales).

Les peintres aussi ont excellé dans cet exercice d'imitation et d'évocation des prouesses atmosphériques et spectaculaires du climat. Mais seuls les musiciens ont également su faire vivre avec leurs simples notes alignées sur une portée, le chant des oiseaux (nettement différenciés selon les espèces), ou encore le murmure du vent (dont le shakuhachi japonais est l'expert instrumental), ou le ruissellement cristallin de la source et du ruisseau et les rumeurs naturalistes de la campagne.

S'agissant donc de la vie organique et sensorielle, musiciens et, un degré en dessous, peintres, sont sans rivaux du côté du langage articulé et de son corollaire, le vocabulaire et le lexique.

Pourtant, l'écrivain, cet handicapé moteur et sensoriel, dispose d'un terrain où sa vengeance est sans réplique : celle du sens, de l'interprétation, de l'évaluation, de la comparaison. Là où le peintre dispose de l'allégorie, il a, lui, la métaphore, et là où la palette du musicien brasse large dans l'espace sonore universel, il jouit du pouvoir de s'infiltrer dans l'épiderme de la réalité et dans la peau même du silence, il va sous le son, sous les sons, sous les formes et les couleurs, sous les volumes, les tonalités, les tessitures, sous l'harmonie (dont il a le pouvoir d'analyser la structure, de décrire le mode d'action, de percevoir et définir les implications et les conséquences).

Cela ne le rend pas supérieur pour autant. Mais cela lui permet de transformer son inaptitude en excellence et en pertinence ; car il dispose avec le révélateur du langage d'un moyen d'accéder à ce qui se tient sous le friselis du vent dans les feuillages, sous le tumulte de l'ouragan, sous les coups de cymbale et de grosse caisse du maelström, sous le tintamarre de la bourrasque, sous les pizzicati de la pluie d'été. Ses mots ne savent pas très bien évoquer, mais ils sont capables de vivre à l'intérieur du moindre bruit, de la sonorité la plus délicate, la plus infime, la plus énigmatique.

En disant, ils ne peuvent véritablement faire vivre, mais ils permettent de comprendre, d'éprouver, et, in fine, de dominer.

C'est pourquoi les artistes ont si bien imité l'univers, tandis que les parleurs puis les écrivains, maîtres du langage, l'ont apprivoisé puis dompté, aptitude faramineuse dont résulte le caractère éminemment dangereux de leur expertise et du pouvoir qu'elle confère.

Avignon, 10 septembre 2020

(Impressions atmosphériques inédit du carnet de 2012)

De tous les types de paysages qui font rêver ou méditer, je ferai pour ma part mes « déclencheurs de poésie » privilégiés de deux cas de figure, sinon d'espèce, sans du reste faire preuve d'une grande originalité car j'ai bien conscience qu'ils représentent des standards archétypaux, maintes fois utilisés par les peintres, puis par les photographes.

Le premier propose l'image d'un cañon ou d'une gorge que vient investir un brouillard dont l'épaisseur ménage toutefois la translucidité ; c'est ainsi que, masquant en partie le relief, il laisse pourtant transparaître des formes qu'il s'ingénie à métamorphoser, jusqu'à suggérer d'étranges virtualités, gorgées de mystère, sinon de fantastique.

Le second est constitué d'un de ces « milieux » caractéristiques des zones marécageuses et des tourbières. Il abonde dans les bayous aussi bien que dans le Connemara, mais aussi dans la Brière, le Marais Poitevin, la Sologne, les Dombes, la Baie de Somme et la Camargue (mais aussi dans certains environnements lacustres, notamment dans les Alpes et en Auvergne). Il est à l'origine de nombre de légendes, ainsi que le montra en particulier Claude Seignolle.

C'est dans les deux cas le flou qui nous fascine et parvient même à nous envoûter. Tout se passe comme si ce coup de baguette atmosphérique nous replongeait dans le néocortex de notre aïeul paléolithique, voire dans le cortex de notre ancêtre batracien ou saurien. Ce flou est en effet un puissant et subtil illusionniste, dispensateur génial d'incertitudes, de supputations, d'apparentes métamorphoses.

Même une rue de ville moderne, captée par l'objectif d'un photographe délicat à l'instant où la brume du matin ou du soir se diffuse avec une discrète insistance, peut susciter des émotions comparables à celles plus spectaculairement distribuées par la vue des Gorges du Tarn depuis le Point Sublime un matin de septembre ou par les canaux de Magné envahis par l'ouate vaporeuse venue estomper le brun des écorces et le vert des feuillages.

Les poètes, ces férus d'émotions fortes, ont fréquemment, surtout depuis la période dite « romantique », privilégié cette « ambiance » où l'air, la terre et l'eau font un subtil ménage à trois (que le feu solaire, rayonnant par infiltration, vient parfois agrémenter d'une quadrature du cercle des jouissances).

Ainsi, par instants miraculeux, la brume atmosphérique tient-elle lieu de drap de lit à une sorte de partie carrée élémentaire, voluptueuse autant que sibylline. Fragonard s'y associe à Friedrich, qui appellent Baudelaire et Murnau à la rescousse.

Avignon, 11 septembre 2020

La vie d'un individu ne se mesure pas à l'aune du temps qui passe sans jamais s'arrêter, de façon fluide et constante. Elle est en fait une accumulation d'instantanés de durée variable.

Elle peut se traîner en longueur ou se jouer en un clin d'œil. L'idéal serait en fait de s'arranger pour que chacune de nos minutes de présence à nous-même ainsi qu'au vaste monde s'étire à l'infini. Cela nous permettrait peut-être d'accéder au Graal de l'éternité.

À défaut de cela, efforçons-nous du moins de remplir chaque seconde qui nous échoit comme si elle était illimitée.

N'étant nous-mêmes ni extensibles ni dotés d'un infaillible pouvoir d'élasticité, il nous reste comme seul recours l'usage de notre emploi du temps.

En particulier, il nous appartient de tout faire pour voir, lorsque nous regardons, d'entendre, lorsque nous écoutons, de ressentir charnellement, lorsque nous touchons, de sentir, et, mieux encore humer, lorsque nous respirons, d'aimer lorsque nous désirons ou admirons, et enfin de ne considérer aucun moment comme donné ni même promis, mais à le peupler de gravité et de fantaisie, sans chercher à le monopoliser, mais plutôt à lui appartenir, à nous dissoudre dans sa fluidité, nous intégrer à sa plasticité, ainsi que fait, dans le corpus du granit, l'inclusion de quartz, de micas ou de grenat. A faire relief sur la platitude de ce vide abyssal qui résulte de l'hyménée entre l'espace et le temps, grand Tout synonyme de Rien et de Nulle part. De jamais, faire un toujours, fragile fétu de secours.

© Gil Jouanard